

# Une image d'auteur contrastée : Frantz Fanon, « écrivain de la violence » ?

par Christiane CHAULET ACHOUR

« [...] Ce que je veux souligner est que la dynamique souvent surprenante de l'histoire humaine peut [...] dramatiser ce qu'il y a de latent dans une figure ou une forme antérieure, qui illumine soudain le présent »<sup>1</sup>.

Si dès leur parution en décembre 1961, *Les Damnés de la terre* ont connu une diffusion exceptionnelle, au moment même de la mort si précoce de son auteur, très vite, en France, son nom a été disqualifié comme s'il fallait lui faire payer la perte de l'Algérie française. Quelques intellectuels qui avaient été des militants de la cause algérienne, participaient à rappeler sa mémoire mais, en règle générale, même dans ces rangs-là, on évitait de le citer. Ses livres n'étaient pas vraiment disponibles et lorsqu'ils le furent, trente ans plus tard – ainsi de la réédition des *Damnés de la terre* en folio avec la préface de **Gérard Chaliand**, « Frantz Fanon à l'épreuve du temps », en 1991<sup>2</sup> –, ils pouvaient être accompagnés d'une préface prenant toutes ses distances par rapport au texte et freinant sérieusement l'envie de lire la suite. C'était comme si les désillusions de l'indépendance algérienne, pour une grande partie de la gauche française, devaient déteindre sur la force de ses écrits et les réduire à de la propagande et des appels à la violence.

Du côté des intellectuels de droite, c'était pire mais cette fois sans surprise, même si les qualificatifs pour dresser son image d'auteur étaient particulièrement virulents. En 1983, **Pascal Bruckner** dans *Le Sanglot de l'homme blanc*, le considérait comme le précurseur de Pol-Pot. En 1995, **Pierre-André Taguieff** le comparait à Hitler dans *Les Fins de l'Antiracisme*, en mettant en parallèle *Les Damnés de la terre*, « bible » du Tiers monde et *Mein Kampf*, reprenant l'accusation de **Gilbert Comte** dans *La Nation française* du 21 mars 1962, sous le titre « Un *Mein Kampf* de la décolonisation »<sup>3</sup>. Exit l'Algérie, exit la décolonisation... exit Fanon ! On peut résumer cette réception et donc l'inscription d'une image tenace de l'auteur en constatant que la « mémoire » de Fanon en France se manifestait par une mise à distance du côté d'une certaine gauche et d'un rejet catégorique par les penseurs de droite. Il n'est pas possible de reprendre tout ce qui a participé à la construction de l'image de cet auteur. Aussi ai-je choisi des exemples qui me semblent significatifs, en France essentiellement<sup>4</sup>.

## Images de Fanon fin 1961

La préface que **Jean-Paul Sartre** écrit pour la première édition n'est pas étrangère à une lecture biaisée des *Damnés de la terre*, du moins dans certaines de ses remarques que l'on a plus volontiers retenues que d'autres plus dérangeantes. Fanon, écrit-il, ne parle pas à

---

<sup>1</sup> Edward W. Saïd, *Freud et le monde extra-européen*, Paris, Le Serpent à plumes, 2004, p.41-42.

<sup>2</sup> Préface qui est l'exemple même d'une lecture qui exécute l'auteur présenté, au demeurant pleine d'informations. Cf. A. Cherki, cf. infra, p. 289-290. Intéressante à mettre en écho avec les interventions de G. Chaliand dans l'ouvrage de Catherine Simon, *Algérie-Les années pieds-rouges*, La Découverte, 2001.

<sup>3</sup> Claude Liauzu, *La société française face au racisme*, Paris, Complexe, 1999, fait la critique de cette critique de Taguieff.

<sup>4</sup> On peut lire à ce sujet Brigitte Riéra, « La réception des *Damnés de la terre* de Frantz Fanon – Un encryptage de l'histoire de la décolonisation », dans *La France et l'Algérie en 1962*, D<sup>ion</sup> P-L. Fort et C. Chaulet Achour, Karthala, 2014, p. 57-80.

l'Europe, il écrit pour les siens en les appelant à la violence : « battons-nous : à défaut d'autres armes, la patience du couteau suffira. [...] Les marques de la violence [coloniale], nulle douceur ne les effacera : c'est la violence qui peut seule les détruire. Et le colonisé se guérit de la névrose coloniale en chassant le colon par les armes. [...] Il puise en elle à chaque instant son humanité : nous étions hommes à ses dépens, il se fait homme aux nôtres »<sup>5</sup>.

Daniel Maximin analyse avec beaucoup de lucidité la volonté de Sartre de s'engager auprès des opprimés et sa difficulté à être avec eux. Il a toujours été « attentif à jouer la sentinelle face aux embuscades tendues entre le Même et l'Autre sur les chemins de la liberté [...] Confondant la peau blanche et les mains sales avec les oripeaux honnis du colonialisme, il repousse du même coup l'autre dans la pureté de son altérité, sans voir que son respect de l'autre le conduit à *tenir l'autre en respect*, à s'empêcher de recomposer le tissage des destins. [...] Jean-Paul Sartre aura ainsi rêvé de savoir se mettre véritablement à nu sous l'éclairage de l'autre, alors qu'il n'a pu que se déshabiller tout seul et asperger de son essence ses oripeaux, aveuglé par leur fumée noire, à défaut de se réchauffer au soleil partagé »<sup>6</sup>.

Au même moment, **Aimé Césaire** – qui n'a pas encore l'aura qu'il a acquise depuis –, a été le premier à écrire un article d'hommage posthume à Fanon : « La révolte de Frantz Fanon », paru dans *Jeune Afrique* le 13 décembre 1961, soit sept jours après la mort de Fanon. L'admiration ne prend pas de détour pour s'exprimer. Césaire justifie cette relation, car à l'époque, Fanon était un repoussoir en France, de par son engagement algérien. Cela n'allait pas de soi de lui rendre hommage.

Césaire évoque la révolte de Fanon et décrit sa vie comme « courte, extraordinaire, brève et fulgurante, qui illumine une des plus atroces tragédies du XX<sup>e</sup> siècle en illustrant de manière exemplaire la condition humaine elle-même, la condition de l'homme moderne ». Césaire ajoute que Fanon est « essentiel à notre horizon d'homme » et montre qu'il n'est pas un homme de violence, mais que la violence qu'il analyse en situation coloniale était une violence de réponse ; et Césaire substitue la notion de « théoricien de l'action » à celle de théoricien de la violence.

Césaire explique que Fanon était partie prenante du combat algérien, car il était en Algérie à ce moment-là. S'il avait été ailleurs, il aurait adopté un combat allant jusqu'au bout de son engagement : « Partout, la même lucidité, la même force, la même intrépidité dans l'analyse, le même esprit de scandale démystificateur. Frantz Fanon est celui qui vous empêche de vous boucher les yeux et de vous endormir au ronron de la bonne conscience ».

Dans *L'Express* du 14 décembre 1961, **Jean Daniel** rend hommage à F. Fanon qui vient de mourir à Washington à 36 ans. C'est le troisième texte à mettre en écho avec la préface de Sartre et l'hommage de Césaire. Le journaliste souligne que ce dernier n'avait aucune illusion quant à ses chances de survie contrairement à ce qui a pu être suggéré : « entre les deux traitements, il y aurait eu une certaine foi dans la science. Je ne le crois pas pour Fanon. Ce n'est pas vrai pour ce médecin, dont le romantisme recouvrait une implacable rigueur. » Jean Daniel affirme qu'avec *Les Damnés de la terre* qui viennent juste de paraître chez Maspero, F. Fanon « donne une voix révolutionnaire au tiers monde. On peut prédire aux *Damnés de la terre* le destin des grandes pages de Lénine sur *L'état et la révolution*. »

---

<sup>5</sup> Cf. Frantz Fanon, *Œuvres*, La Découverte, 2011, p. 431 et sq. Cette préface de Sartre est une lecture à faire après avoir (re)lu *Orphée noir*, titre de la préface célèbre à l'Anthologie de L-S. Senghor écrite par Sartre en 1948.

<sup>6</sup> Daniel Maximin, « Sartre et le Tiers-(Monde) », texte pour l'exposition consacrée à Sartre à la BNF de Paris.

## La fulgurance d'un parcours intellectuel et militant

Lorsque Frantz Fanon dépose au Seuil, en 1951-1952, son manuscrit pour édition et rencontre **Francis Jeanson**, il a 27 ans. Son ouvrage s'intitule alors *Essai sur la désaliénation du noir* et prendra le titre sous lequel il est lu aujourd'hui, *Peau noire masques blancs*. Et dès ce premier ouvrage, l'écriture de ce jeune écrivain se caractérise par sa « force rayonnante » selon l'expression de **René Ménil** qui évoque, à son propos, « une rhétorique de l'indignation ». Ce philosophe et écrivain martiniquais, né en 1907 n'est pas le seul à souligner cette particularité de la voix fanonienne car ce « ton » fait reconnaître et permet de comprendre l'impact de cette œuvre qui, en neuf années – puisque le temps de vie lui fut compté –, se déploie et se fait entendre comme une des grandes voix d'une vraie pensée et d'une véritable action engagée sur les rapports d'altérité, comme le souligne **Takeshi Ebisaka**, « Pour Fanon, se comprendre, c'est comprendre les autres. L'effort en vue de se changer est un appel aux autres pour qu'ils changent. La réflexion rejoint ainsi l'action.<sup>7</sup> »

Avant même l'expérience algérienne qui, certes, donnera à ses analyses, ses intuitions et à son anticolonialisme un socle concret et une expérience irremplaçable de lutte – anticolonialisme tout autant originé dans la lecture de Césaire que dans son expérience de jeune combattant des Forces Françaises Libres et d'étudiant en médecine à Lyon –, Fanon, comme l'écrit encore Takeshi Ebisaka est porteur d'un « humanisme de fureur et de révolte »<sup>8</sup> et surtout d'un humanisme d'interrogation. Car cet essai et ceux qui suivront, s'ils portent la marque de ses aspirations à une libération des peuples colonisés avec la force d'une conviction chevillée au corps, ne sont pas fondés sur des certitudes mais sur des prospections, des observations et des espoirs. Fanon n'est pas un maître à penser, n'en déplaise à ses détracteurs ou à ses lecteurs trop dociles, il est provocateur d'interrogations et de ruptures nécessaires. En ce sens il s'adresse à toutes celles et tous ceux qui réfléchissent au couple "infernale" identité/altérité.

On doit souligner ce qui n'est pas banal, le carrefour que représente la personnalité même de Fanon. Antillais et afro-descendant, originaire de Martinique, il fait ses études de médecine à Lyon et, après un remplacement en tant que médecin en Martinique, il demande un poste en Afrique et obtient une nomination à l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville près d'Alger. Il s'engage avec les Algériens dans la guerre de résistance au colonialisme pour l'accession du pays au statut de nation et, à partir de 1958, il est ambassadeur du GPRA en Afrique sub-saharienne où il côtoie et se lie souvent avec les grands acteurs de la décolonisation. Au carrefour donc des Antilles, du Maghreb et de l'Afrique, Fanon est un intellectuel absolument central pour ces années de la décolonisation. Il se place donc, dès 1952, aux avant-postes d'une réflexion renouvelée sur le rapport à l'Autre.

Dire que Fanon n'a jamais voulu s'enfermer dans la tour identitaire relève presque du lieu commun. Pourtant, le redire n'est pas inutile quand un certain nombre de penseurs, et non des moindres, réduisent son engagement aux différentes étapes de sa vie – en Martinique, contre le nazisme, en France, contre la psychiatrie traditionnelle et la réification de l'Autre dans la nation française, en Algérie quand il adopte son combat libérateur du colonialisme –, à une crise identitaire personnelle, comme le fait **Albert Memmi** dans un article particulièrement aigre en 1971<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> « Présence de Frantz Fanon au Japon », *Mémorial International Frantz Fanon - 31 mars-3 avril 1982 – Fort-de-France*, Présence Africaine, 1984, p. 188.

<sup>8</sup> « Présence de Frantz Fanon au Japon », *Mémorial International Frantz Fanon*, op. cit., p. 186-191.

<sup>9</sup> Albert Memmi, « La vie impossible de Frantz Fanon », *Esprit*, n° 9, septembre 1971.

On peut suivre, dans ses grandes lignes, la thèse de **Philippe Lucas**, *Sociologie de Frantz Fanon – Contribution à une anthropologie de la libération*, publiée en 1970<sup>10</sup>. P. Lucas utilise pour éclairer la figure qu’il étudie la notion de « pensée tragique » empruntée à Lukàcs et définit ainsi par Goldmann : « La pensée tragique éprouve l’insuffisance radicale de la société humaine et de l’espace physique dans lequel aucune valeur humaine authentique n’a plus de fondement nécessaire et où, par contre, toutes les non-valeurs restent possibles et même probables<sup>11</sup>. » Transférant cette proposition à Fanon, P. Lucas parle à son propos de pensée tragique car le jeune étudiant éprouve l’insuffisance radicale d’une société et d’un espace physiquement circonscrits : la société et l’espace coloniaux. Il cite à l’appui des propos d’Alioune Diop sur les raisons de le système colonial et les raisons de la création de *Présence Africaine* : « Nous étions un certain nombre d’étudiants d’outre-mer qui, au sein des souffrances de Paris, s’interrogeaient sur son essence et sur l’authenticité de ses valeurs ; nous nous sommes groupés pour étudier la situation et les caractères qui nous définissaient nous-mêmes »<sup>12</sup>.

C’est l’époque où Fanon écrit son premier essai, en 1950-51, qu’il publie en 1952. L’essai se débat avec la négritude définissant et exaltant l’identité noire : Fanon est attiré par cette projection mais rejette finalement cette problématique comme inadéquate. On connaît les propositions tant de fois citées de l’ouvrage : « Je ne suis pas prisonnier de l’histoire, je ne dois pas y chercher le sens de ma destinée [...] C’est en dépassant la donnée historique, instrumentale, que j’introduis le cycle de ma liberté. » Fanon n’est pas dupe de cette surenchère dans la revendication nègre et, écrit-il, « Orphée noir » de Sartre le fait pleurer d’une sorte de désespoir de cette assignation identificatoire du nègre. Il opte pour un rebondissement vers un autre horizon : l’homme.

L’étape suivante est celle de *L’An V*<sup>13</sup> : entre 1952 et 1959, il y a eu des bouleversements inouïs et des choix irréversibles dans la vie et la pensée de Fanon. Le « Je » aux prises avec les contradictions de son monde, s’est retrouvé dans le monde brutalement colonial de l’Algérie au moment même où s’enclenche la lutte de libération. *L’An V* est écrit entre 1956 et 1958. Cette fois – les deux communications aux Congrès des écrivains et artistes noirs de 1956 et 1959 et les lettres à Lacoste et à un Français en sont complémentaires –, Fanon n’a plus de tiraillement tragique : il a choisi. Le je de *Peau noire masques blancs* devient un nous, le nous des Algériens auxquels Fanon s’est intégré. Collaborateur parallèlement à *El Moudjahid*, il parle au nom des siens, les Algériens, les colonisés en lutte pour détruire l’ordre colonial. Il n’est pas indifférent de savoir que *L’An V* aurait pu aussi avoir pour titre, *Réalité d’une nation*. A une histoire de domination par la colonisation et l’esclavage s’est substituée une histoire de libération nationale.

Mais déjà se perçoit la recherche de quelque chose de plus universel dont la lutte algérienne est le blason. *Les Damnés de la terre* sont l’ultime étape à laquelle est parvenue Fanon, celle de la construction d’une libération tri-continentale : le nous Algériens devient un « nous, camarades » des trois continents. Parlant de ce dernier ouvrage, **Claudine Choulet** rappelle bien le contexte de son écriture : « Rien de systématique, mais une capacité étonnante

---

<sup>10</sup> Editée à Alger par la SNED, elle est la version abrégée et refondue de sa thèse de doctorat en sociologie, préparée sous la direction de Lucien Goldmann et soutenue à la Sorbonne en juin 1969 sous le titre, « Frantz Fanon, négritude et nationalisme », première thèse sur Fanon. C’est également P. Lucas qui a écrit l’article F. Fanon dans l’*Encyclopaedia Universalis*, édition de 1980, Tome 6, pp. 915-916.

<sup>11</sup> In *Le Dieu caché*, Gallimard, 1959, p. 59 cité par P. Lucas, *Sociologie de Frantz Fanon*, op. cit., p. 55.

<sup>12</sup> Alioune Diop, « Les raisons d’être de Présence Africaine », *Présence Africaine*, n°1, oct-nov. 1947, p. 7.

<sup>13</sup> Connu désormais sous le titre, non choisi par Fanon, de *Sociologie d’une révolution*.

– rappelons-nous qu’il n’a pas eu le temps pour "prendre du recul" – de dégager le général sous l’anecdote et de rendre présent le futur prévisible, la libération qui se recherche mais aussi, cette fois, les retombées menaçantes. Ici, plus de propagande, mais un appel du dedans à l’auto-analyse des mouvements sociaux, à la lucidité active. Le style a gardé toute sa force, avec toujours, en particulier, l’emploi de l’indicatif pour manifester le possible, mais parfois (l’aurait-il gardé à la relecture ?) la forme plus directe de l’exhortation, "nous devons" »<sup>14</sup>.

Interrogé en 1982 sur l’actualité de F. Fanon, **Edouard Glissant** répondait : « Il manquait quelque chose au panorama général de la décolonisation, et il me semble que c’est Fanon qui a apporté cette dimension qui manquait.

Quelle est cette dimension ? C’était une sorte de construction d’une théorie généralisante de la décolonisation. Et cette généralisation, appelons-là, radicalisation chez Fanon. Fanon a, pour la première fois, relié les impératifs culturels, les impératifs politiques et les impératifs économiques. Cette théorie générale a abouti à une pratique de la coupure radicale avec les tenants idéologiques de l’Occident. [...] Il me semble qu’un tel effort a été précieux, parce que les divers aspects de la décolonisation soit aux Antilles, soit en Afrique, soit en Asie, nécessitaient cette théorie, non pas tant pour s’opposer à l’Occident (il ne faut pas se déterminer par rapport à un autre) mais pour se démarquer de toutes les idéologies soi-disant progressistes, qui en fait entamaient la confiance des peuples colonisés en eux-mêmes.

De sorte que de ce point de vue, il ne me semble pas que la pensée de Fanon ait été dépassée. Au contraire, il me semble qu’on aurait davantage à fouiller cette pensée, à la préciser, à la continuer »<sup>15</sup>.

Ce rapide parcours dans une œuvre essentielle pourrait s’arrêter à telle ou telle page pour bien montrer que Fanon est un observateur qui décortique la société et les êtres qui la peuple : il ne peut masquer la violence puisqu’elle est partie intégrante de ce réel qu’il vit. Savoir transmettre ses observations ne fait pas de lui un théoricien de la violence mais un questionneur.

*Peau noire masques blancs* se termine par une interrogation : « Ô mon corps, fais toujours de moi un homme qui interroge ! ». *L’An V de la Révolution algérienne* contient plus d’une interrogation dont celle qu’il glisse dans une note : « Nos actes ne cessent jamais de nous poursuivre. Leur arrangement, leur mise en ordre, leur motivation peuvent parfaitement *a posteriori* se trouver profondément modifiés. Ce n’est pas l’un des moindres pièges que nous tend l’Histoire et ses multiples déterminations. Mais pouvons-nous échapper au vertige ? Qui oserait prétendre que le vertige ne hante pas toute existence »<sup>16</sup>. La conclusion des *Damnés de la terre*, écrite, faut-il le rappeler, avec la mort aux trousses, revient encore sur le questionnement ; retrouver en soi et en l’autre quelque chose qui manifeste une proximité à rechercher. Fanon est un des brillants représentants d’un humanisme fort du XX<sup>e</sup> siècle. Il rejoint la conclusion de son intervention au premier Congrès des intellectuels et écrivains noirs à la Sorbonne en 1956, « Racisme et culture » : « La culture spasmée et rigide de l’occupant, libérée, s’ouvre enfin à la culture du peuple devenu réellement frère. Les deux cultures peuvent s’affronter, s’enrichir [...] L’universalité réside dans cette décision de prise en charge du relativisme réciproque de cultures différentes une fois exclu irréversiblement le statut colonial »<sup>17</sup>.

---

<sup>14</sup> Claudine Chaulet, « Relecture sociologique de Fanon », Journée d’hommage à Frantz Fanon, Université d’Alger, Département de français, 25 septembre 1982, *Kalim*, n°4, (CRIDSSH d’Oran).

<sup>15</sup> E. Glissant, « Crise d’identité et coupure radicale », *Sans Frontière*, N° spécial F. Fanon, Février 1982, p. 38.

<sup>16</sup> Frantz Fanon, *Œuvres*, 2012, p. 628.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p.713.

## Fanon au XXI<sup>e</sup> siècle

Le pas décisif dans une autre approche de Fanon et de son œuvre a été l'ouvrage d'**Alice Cherki**, publié au Seuil en 2000, *Frantz Fanon – Portrait*. Dix-huit ans après, il reste incontournable pour qui veut approcher l'homme et sa pensée. Dans cette biographie intellectuelle, Alice Cherki se proposait de revenir sur cette figure essentielle de la décolonisation, et au-delà, sur l'apport actuel de ce penseur, écrivain, psychiatre. Elle le fait aussi pour les plus jeunes dont l'ignorance de Fanon a été une des motivations pour mener à bien son entreprise : « Réfléchir et marcher, agir et penser, c'est peut-être ce que les jeunes qui lisent aujourd'hui Fanon repèrent avant même toute compréhension du contenu de ses propos. Ils sont sensibles avant tout à l'appel vers ce mouvement. Fanon n'est pour eux ni un idéologue, ni un théoricien politique, mais une pensée en mouvement, celle d'un écrivain qui en restaurant la dimension du tragique croise leurs questionnements les plus inavouables »<sup>18</sup>.

Elle retrace son parcours et le parcours de son œuvre mais aussi l'action et la présence d'un homme. « Il avait, écrit-elle en introduction, une présence dans l'instant, intense, qui donnait corps à tout ce qu'il évoquait »<sup>19</sup>. Et presque en fin de parcours : « Etre affecté par la présence de Fanon est à travers le portrait que l'on pourrait tracer de lui une constante, et marque une différence entre ceux qui l'ont approché, connu, et ceux qui ne connaissent que ses écrits et ne le jugent que sur son œuvre. Ceux qui l'ont rencontré, quels que soient leur propre trajet et leurs divergences théoriques, évoquent inmanquablement l'intensité de la présence, l'éclat de rire, le rayonnement, la générosité »<sup>20</sup>.

Les objectifs sont clairement énoncés et éloignés de la commémoration fétichisante : « Sortir de l'idéalisation forcenée, de la mise en place d'un héros coupé de l'Histoire, ou à l'inverse rompre un silence impuissant devant le dénigrement effarouché d'un Fanon apologiste de la violence ou lié à un tiers-mondisme obsolète »<sup>21</sup>. Car ce portrait veut « historiciser une figure et une époque » : « Fanon fut effectivement un acteur important de son temps et il le reste, d'une certaine manière, encore aujourd'hui. Il fut non un apologiste, mais un penseur de la violence. Et celle-ci, si elle a quitté les colonies, s'est déplacée jusque dans nos murs, faute d'avoir été pensée et parce qu'on a oublié les enjeux de ces années fanoniennes »<sup>22</sup>.

En 2000, en même temps que sortait le portrait de Fanon par Alice Cherki, paraissait un ouvrage d'**Achille Mbembe**, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, chez Karthala à Paris, dans lequel l'influence de Fanon est patente. Mais c'est en décembre 2006 que la revue *Esprit* consacrait à ce professeur d'Histoire et de Sciences politiques (en Afrique du Sud et aux Etats-Unis) un long entretien intitulé « Pour comprendre la pensée postcoloniale ». Prenant ses distances avec les « théories postcoloniales » sans les disqualifier, il en explique le cheminement et l'importance. Etroitement liées aux luttes anticoloniales, elles ont été d'abord nourries par la réflexion que les colonisés eux-mêmes ont engagé sur leur propre statut : « la possibilité de dire "Je", "d'agir soi-même", de se doter d'une volonté citoyenne et de participer, ce faisant, à l'universel. Dans la tradition africaine et diasporique de langue française, Césaire, Fanon, Senghor et beaucoup d'autres, y compris des romanciers et des gens d'action (syndicalistes,

---

<sup>18</sup> *Frantz Fanon portrait*, Le Seuil, 2000, p. 288. Désormais disponible en poche.

<sup>19</sup> *Frantz Fanon portrait*, op. cit., p. 12.

<sup>20</sup> *Frantz Fanon portrait*, op. cit., p. 242.

<sup>21</sup> *Frantz Fanon portrait*, op. cit., p. 11.

<sup>22</sup> *Frantz Fanon portrait*, op. cit., p. 12.

leaders politiques) ont écrit les textes canoniques de cette période »<sup>23</sup>. Fanon figure donc en bonne place parmi les écrivains et acteurs de la décolonisation.

Plus loin, à la question sur ce que serait le temps postcolonial comme sortie d'un monde inhumain, il répond et, cette fois, Fanon, apparaît seul : « A mes yeux, c'est à la fois le temps de la fin et celui de la réinvention, à commencer par la réinvention de ce qui a le plus subi de dommages : le corps. Mais c'est aussi le temps de nouvelles luttes. Dans les contextes de pauvreté extrême, de racialisation extrême et d'omniprésence de la mort, le corps est le premier touché et meurtri. Fanon l'avait déjà mis en exergue à la fin de son premier livre, *Peau noire masques blancs*, lorsqu'il se tourne vers son corps et lui adresse cette prière : « Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge. »

Aussi les lecteurs de Fanon et de Mbembe ont-ils reconnu immédiatement l'origine du titre de son dernier essai, essai particulièrement lumineux et suggestif pour une approche de la situation contemporaine de l'Afrique, *Sortir de la grande nuit – Essai sur l'Afrique décolonisée*<sup>24</sup>. Pour Achille Mbembe, il s'agit de ne pas oublier ces fondements : parce que ce sont des fondements mais aussi parce qu'ils n'ont pas fini d'indiquer des voies ; reprise donc et poursuite. Du côté de la reprise, la dédicace vient renforcer l'hommage : « à l'ami Paul Gilroy, ouvreur d'imaginaire. Et en mémoire de deux penseurs du devenir illimité, Frantz Fanon et Jean-Marc Ela. »

L'histoire personnelle n'est pas pour rien dans la densité de ses œuvres : descendant d'esclave, ayant donc estompé l'ancrage, souvent contraignant, que donnent le village, la tribu, la langue, il a été d'une certaine façon délivré de l'ethnocentrisme, la chose la mieux partagée du monde et la plus aliénante. Il en a été « délivré » car il a su dépasser le statut de victime pour, très tôt, se mettre à hauteur d'homme. Dès son premier essai il a posé une revendication d'humanité dépassant le discours de réparation pour une prise de conscience de l'incorrigible nécessité de la lutte anticolonialiste pour imposer les opprimés dans les « concerts » du monde. A l'heure où un certain vent de révisionnisme souffle sur ces idéaux de la décolonisation, où l'on suggère presque qu'au fond les indépendances ont été une erreur, relire Fanon est salutaire.

La citation mise en exergue à cet article est reprise à un écrit d'**Edward W. Saïd**. Un certain parallèle peut être établi avec Frantz Fanon. Il semble que l'un comme l'autre, dans la difficulté – pour ne pas dire plus –, d'être intégrés totalement dans les recherches et les programmes des sciences humaines et sociales, tient à leur appartenance non dissimulée au politique, au sens noble du terme et à ce qu'ils ont apporté pour réfléchir au processus colonisation/décolonisation et ses conséquences dans l'aujourd'hui comme partie intégrante de l'héritage du passé et non comme appendice gênant de pays ou de régions périphériques. Or, dégager les grands axes signifiants d'une image d'auteur, réduite à la notion de violence comme un absolu, enfermant l'auteur en question dans la réprobation bien-pensante, est nécessaire pour aboutir à des résultats. L'éclairage d'E. Saïd sur l'œuvre de F. Fanon permet de la re-lire, comme une des « narrations » majeures de l'autre monde, occulté, en

---

<sup>23</sup> L'entretien *Esprit*, décembre 2006. Consultable sur site.

<sup>24</sup> Paris, La Découverte, « Cahiers libres », 2010. Souvenons-nous que le n°1 des Cahiers libres de Maspero, ancêtre de La Découverte, était *L'An V de la Révolution algérienne* d'un certain Frantz Fanon en 1959. « Allons, camarades, il vaut mieux décider dès maintenant de changer de bord. La grande nuit dans laquelle nous fûmes plongés, il nous faut la secouer et en sortir. Le jour nouveau qui déjà se lève doit nous trouver fermes, avisés et résolus » lit-on dans la conclusion des *Damnés de la terre*.

articulation avec celles du monde dominant. La comparaison qu'on peut garder à l'esprit de deux figures majeures est une bonne démarche dialectique pour ne pas traiter la figure de Fanon en solitude. Pour Saïd, Fanon est un compagnon de réflexion et d'écriture sur lequel il revient avec insistance et admiration et qu'il convoque dans de nombreuses pages à l'appui de ses propres démonstrations. Comment s'en étonner puisque le rôle de l'intellectuel dans la société contemporaine et la place critique qu'il y occupe est au centre de tout le dispositif critique d'E.W. Saïd comme il était au centre du dispositif fanonien : « En tant qu'êtres sociaux, nous avons tous une appartenance nationale, une langue, des traditions, une situation historique donnée. Dans quelle mesure l'intellectuel est-il au service de cette appartenance et dans quelle mesure la combat-il ? La même question se pose pour le rapport de l'intellectuel aux institutions (académie, église, association professionnelle) et au pouvoir qui à notre époque le circonviennent à un degré extraordinaire [...] Ainsi, le principal devoir de l'intellectuel reste, à mes yeux, de s'affranchir autant que possible de telles pressions. Voilà pourquoi je définis l'intellectuel comme un exilé, un marginal, un amateur, et enfin l'auteur d'un langage qui tente de parler vrai au pouvoir »<sup>25</sup>.

Les prises de position de Fanon sont connues, si on veut bien le lire et Saïd les rappelle clairement :

- la mise en évidence du refus de reconnaître l'existence de l'autre et, en conséquence, de s'interroger, en tant que psychiatre, sur ce refus que Saïd nommera « l'hallucination négative » qui est de ne pas voir l'autre.

- l'approfondissement jamais interrompu, dans ses textes, de « la structure de l'oppression » pour cerner « ce que l'oppresser projette sur l'opprimé » avec comme champ privilégié mais non exclusif la violence coloniale française projetée sur le peuple algérien.

En conséquence, mettant en lumière les origines de la violence de riposte des opprimés, la position de Fanon, outre sa formation et son acuité à comprendre le réel et le social dans lesquels il est embarqué, est renforcée par sa position d'exilé, d'« outsider ». C'est chez Saïd qu'on trouve cette réflexion sur la fonction positive de l'exil : « La plupart des gens ont principalement conscience d'appartenir à une seule culture, un seul cadre, une seule patrie ; les exilés ont conscience d'au moins deux cultures, et cette pluralité de visions donne naissance à une conscience de dimensions simultanées, une conscience qui, pour emprunter une formule à la musique, est *contrapuntique*. Pour un exilé, les habitudes de vie, d'expression ou d'activité dans son nouvel environnement se constituent inévitablement par opposition au souvenir de ces choses vécues dans un autre environnement »<sup>26</sup>.

Il est aisé de penser aux trois essais de Fanon pour illustrer une telle affirmation et comprendre que c'est un des facteurs qui outille son regard, lui donnant cette acuité et cette lucidité. Fanon installe au centre de son dispositif d'appréciation, les cultures que l'Occident rejetait en périphérie. Comme d'autres intellectuels des lendemains de la seconde guerre mondiale, il redimensionne l'Europe, dans un « rejet de plus en plus virulent » : il appelle tous les hommes à collaborer à de « véritables inventions », en vue de créer ce qu'il nomme « l'homme total que l'Europe a été incapable de faire triompher »<sup>27</sup>.

Fanon a « fait le ménage », salutairement, dans les télescopages, les non-dits et les contre-vérités de la science européenne qui a hiérarchisé les humains et, parmi eux, les

---

<sup>25</sup> - Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, Le Seuil, 1996, p. 12.

<sup>26</sup> - Cf. *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p.16-17, citation prise à *Reflections on Exile and others Essays*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2001, p.186. C'est un regard sur Fanon autrement plus fécond que le regard porté par Albert Memmi.

<sup>27</sup> - *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p.35.



colonisés et les opprimés, sujets même de ses préoccupations et de ses analyses, les « subordonnant aussi bien au regard scientifique qu'à la volonté d'être supérieur ». Emboîtant le pas à Fanon, E. Saïd poursuit, mettant au jour la vraie raison de l'occultation de Fanon dans le monde européen, me semble-t-il : « Ce système a, bien sûr, été mis en pratique dans les empires coloniaux mais je pense que Fanon a voulu aussi, et surtout, inclure dans sa démonstration l'ensemble de l'édifice de l'humanisme européen lui-même, qui s'est révélé incapable de transcender ce qu'il pouvait y avoir d'odieus dans son dessein »<sup>28</sup>.

Ainsi Fanon est une pièce maîtresse dans la critique de l'eurocentrisme dont les effets s'exercent toujours dans les inégalités d'aujourd'hui. Fanon a été, en quelque sorte un initiateur de la pénétration dans les sites (p)réservés de la science européenne car il a mis en pratique l'idée même que Saïd défend tout au long de ses écrits : les intellectuels anti-impérialistes ne travaillent pas « ailleurs », à l'extérieur de la culture occidentale dont ils sont imprégnés mais travaillent à l'intérieur, autrement. Citant James, Saïd associe le nom de Fanon, de Cabral, de Rodney : « Comment dois-je retourner à des racines non européennes ? Si cela veut dire que les écrivains caraïbes d'aujourd'hui doivent bien voir qu'il y a dans leur écriture des inflexions d'origine non européenne, non shakespearienne, et que leur passé musical ce n'est pas Beethoven, là d'accord. Mais je n'aime pas qu'on me pose le problème comme on l'a fait : « ou bien... ou bien... » Je ne le crois pas. Je pense qu'il y a les deux. Fondamentalement, nous sommes un peuple dont la culture littéraire et le passé esthétique sont ancrés dans la civilisation de l'Europe occidentale »<sup>29</sup>.

Enfin une dizaine de pages<sup>30</sup> sont une analyse en profondeur des *Damnés de la terre*, en commençant par remettre sur les rails de façon exacte, la fameuse « théorie de la violence », dans le contexte colonial de réponse à la violence impérialiste qui ne laisse pas le choix d'une solution négociée sans armes. Saïd interrompt sa démonstration pour s'expliquer : « Si j'ai tant cité Fanon, c'est parce qu'il exprime en termes plus tranchés et décisifs que tout autre un immense basculement culturel, du terrain de l'indépendance nationale au champ théorique de la libération. [...] Fanon est inintelligible si l'on ne voit pas que son œuvre est une réaction à des constructions théoriques produites par la culture du capitalisme occidental tardif, reçue par l'intellectuel indigène du tiers monde comme une culture d'oppression et d'asservissement colonial »<sup>31</sup>. Il souligne « l'éloquence subversive » de son écriture. Tout cela est à mettre en lien avec ce fameux style de Fanon et son efficacité. En racontant autrement mais en racontant, il instaure un dialogue avec les siens mais sans faire de concession : il est dans une remise en cause et un re-dimensionnement. Il le fait en jalonnant ses analyses de mini-narrations qui, comme des paraboles ou des séquences-vérités, vont directement à l'entendement et à la sensibilité du lecteur. De nombreux exemples peuvent en être donnés. Il me suffit de citer le poème en prose époustouflant qu'est la « Lettre à un Français »<sup>32</sup>.

On aura compris que la mise à l'écart de Fanon ou sa caricature relèvent d'une technique de mise à l'écart d'un auteur dérangeant. Comme l'écrit Gérard Miller, dans un ouvrage récent : « Mais c'est une vieille habitude. Pour discréditer leurs adversaires, les idéologies dominantes ont toujours fait d'eux des barbares ». Et plus loin parlant de ces

---

<sup>28</sup> - *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p. 35-36. Saïd cite alors Immanuel Wallerstein et le travail d'analyse fait en continuité avec les thèses fanoniennes.

<sup>29</sup> - *Culture et Impérialisme*, Fayard et Le Monde diplomatique, 2000, p. 349.

<sup>30</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit., p. 372 à 382.

<sup>31</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit., p. 374.

<sup>32</sup> - F. Fanon, *Pour la Révolution africaine*, Maspero, Petite collection Maspero, 1975, p.46 à 49.

intellectuels qui ne parlent pas *mezza voce* : « ce sont toujours les hommes en colère qui illuminent le monde de leur indignation »<sup>33</sup>.

---

<sup>33</sup> Gérard Miller, *Mélenchon, mai oui – 1968-2018*, Le Seuil, 2018, p. 40 et 79.